

Jean-Yves Laurichesse, *Un passant incertain, Le Temps qu'il fait*, 2017, 149 p., 18 €

L'idée de devoir rendre compte du dernier roman de Jean-Yves Laurichesse me fait sourire tant ce livre me paraît être tout sauf ce dont il a l'apparence, ce qui rendrait son compte rendu délicat (peut-être même fallacieux) : il a, ce texte, le charme des choses cachées et emporte comme on est emporté par l'écoute de certaines musiques anciennes qui, se révélant à nous comme autant de pièces décalées ne cessent, cependant, de nous renvoyer à des éléments essentiels dont la notation, inconsciente au départ, nous rend finalement plus sensibles, plus intelligents, aussi, en un mot, plus éveillé. Pourquoi j'aurais tendance, ayant lu, avant celui-ci, les autres textes de Jean-Yves Laurichesse (et l'étiquette convenue de *roman* faisant aussi sourire dès qu'on a lu un de ces textes) à y voir cette manière ancienne de nommer des pièces de musique dont l'audition finit par nous livrer bien plus que leurs titres, pour nous initier à une voix et un rythme singuliers, et il y a de la composition dans les petites pièces de Jean-Yves Laurichesse, qui donnent à entendre une musique bien à lui, quelque chose de plus fin qu'il n'y paraît de prime abord et qui nous mène « dans le labyrinthe des petites routes sinueuses qu'innervent le pays comme un grand corps de roches et de feuillages » (p. 76).

L'histoire est simple – trop, secondaire, donc : un homme découvre chez un bouquiniste le roman oublié d'un auteur oublié, texte qui va envahir notre narrateur, au point de le pousser à retrouver des traces de l'auteur de ce texte qui paraît ne pas tout dire, périple qui le conduira vers deux personnes attachées à cet auteur inconnu, puis le portera à substituer son nom à celui du véritable auteur afin d'assurer la réédition de ce texte énigmatique et fort : « La vérité était qu'en lui prêtant mon nom, je scellerais entre l'écrivain et moi comme un pacte secret, et que j'éprouvais à cette idée une obscure satisfaction » (p. 95). Seul le titre changera.

« J'avais la chance de l'avoir découvert allégé de l'encombrante figure de l'auteur » (p. 19). C'est ce que déclare le narrateur. Le reste

de l'histoire, la recherche des traces de cet auteur, traces ténues (forcément), ne sont pas en contradiction avec cette déclaration, son objet, bien évidemment n'est pas de narrer cette recherche – technique réservée aux recettes ordinaires d'écritures – mais de ressusciter le texte et, à travers ce texte, d'assurer l'expression du minimum de foi nécessaire au devenir d'un autre auteur, fût-il nourri à cette source, et fût-il un autre, mais cette naissance passant par la révélation du Haut pays, lui-même révélateur du texte initial (*Le livre jaune*) renaissant en son lieu avant que le nouvel auteur ne soit livré au Temps de neige – les sous-titres ordonnent la composition du filigrane.

À passer d'un livre à l'autre, chez Jean-Yves Laurichesse, on a le sentiment – du moins cela a-t-il été le mien – du poids de figures tutélaires (Proust, Claude Simon) dont il me semble que l'on relève l'ombre empêchante. Le style est simple – sans vulgarité aucune, sans concession syntaxique au contemporain – comme nettoyé, y compris des relais de narration ; il n'y a là aucune surcharge, mais on sent constamment le soin du mérite au cœur des choses, la peinture soucieuse des couleurs justes, la préoccupation d'une probité sensible qui permet au texte de se défaire de l'ombre empêchante et d'aller son rythme avec une mémoire réelle. Et c'est dans cette composition soucieuse de se défaire de cette ombre empêchante, soucieuse d'humilité, que se niche, me semble-t-il, la force discrète de l'écriture de Jean-Yves Laurichesse. S'il se refuse l'argument symphonique, c'est pour mieux composer de ces petites pièces subtiles dans le retrait, dans l'évocation du filigrane, petites pièces qui, mises bout à bout, n'en délivrent pas moins une intention renouvelée de sensibilité à l'égard de la Littérature : la finesse bien pesée qui se déploie au fil de ces textes ne cesse de dessiner les contours d'une persévérance fructueuse qui, dépassant l'auteur, s'emploie à relever une flamme à travers les lueurs du temps et Jean-Yves Laurichesse s'emploie lui-même, avec beaucoup de bonheur dans l'intelligence de ce qui le préoccupe au premier chef, à laisser son regard glisser « au long des fentes des persiennes, comme sur les lames de quelque instrument d'ombre et de lumière » (p. 71).

Un passant incertain tient dans la paume de son texte le cœur qui relie, comme la paume relie les doigts d'une main, les textes précédents, la forte présence de cette clé que l'on trouve dans *Les Brisées* : « Dans sa mémoire toutes les histoires se confondent à présent en une seule, qui n'est plus même une histoire mais une mosaïque d'images » (p. 32).

Et ce passant n'est plus incertain puisque, dit-il : « [J]e prendrais la route du sud, laissant derrière moi le haut pays qu'éclairerait un peu le soleil levant, pensant à ce roman que j'écrirais là-bas, au bord du fleuve, pour que tous aient connaissance de cette histoire et que je puisse la déposer enfin dans le lit défait du temps » (p. 149).

On ne peut qu'être disposé à suivre cette route avec Jean-Yves Laurichesse.

Louis Jeanne

Julien Bosc, *Le Corps de la langue*, Quidam Éditeur, novembre 2016, 76 p., 10€

Deux voix devisent sur les pages du *Corps de la langue*. Elles tentent de nommer les gestes, les sensations, les mots et les figures, la vérité enfin d'un rapport amoureux et charnel. Plus ces voix tentent (à nommer, à cerner, à saisir), et plus elles échouent. Bien qu'il ne soit jamais désigné comme tel – et pour cause, la langue fait toujours défaut dans ce texte – ce rapport relève du sado-masochisme. Non que l'auteur – Julien Bosc – viserait une sorte d'exotisme sexuel épate-bourgeois – mais parce que le rapport sado-maso dit quelque chose de la capacité du langage à simultanément nommer et agir, à nouer d'un même geste le verbe et l'action. *Le Corps de la langue* est donc un poème érotique vidé de son érotisme. *Eros* n'est ici que la figure qui permet d'attirer le langage dans son orbe et le mettre au travail ; le désir ne représente que le mouvement perpétuel de la rage de l'expression. De même que la femme ne cesse de se dérober à l'homme dans ce texte, les choses ne cessent de fuir la langue.

Le corps, impossible à faire exister sur la page – sinon, par défaut, dans l'éclatement du texte et les vides qu'il laisse sur le papier – est ici comme un trou que le langage ne parvient pas à combler. Bernard Noël, qui signe la préface, l'a bien compris, qui écrit : « Un homme – voix amputée du poème – ne sait comment dire les mots les plus simples. Jusqu'à tout tenter, en se soumettant à une femme dont il a voulu qu'elle ait toute autorité, de chair et d'amour, afin de lui délier la langue ; pour peu qu'elle vienne du corps – où elle ne saurait mentir. » Julien Bosc retrouve ici quelque chose de la lyrique amoureuse du XVI^e siècle : le désir ne figure pas le sentiment amoureux ; il n'est que le trou où vient se perdre le langage ; il est l'objet autour duquel s'énerve et s'accroît l'écart entre pulsion de nommer et échec à saisir. La différence est que l'auteur débarrasse de tous ses ornements cette tradition vieille de plusieurs siècles : en lieu et place des figures usuelles de la poésie amoureuse (belle matineuse, métaphores animales et florales, allusions à la mythologie), il ne reste ici que des blancs, des silences, des vides. Et ainsi, tout comme chez Ronsard et du Bellay, et avant eux Dante et Pétrarque, le va-et-vient du langage entre abstraction du rythme et présence imagée du monde vient sonder à sa manière notre façon de nous débattre au milieu des mots et des choses ainsi que dans les rets des activités socialement identifiées – ici le sexe (ce pourrait être n'importe quoi d'autre). Autant dire que les pages du *Corps de la langue* sont frappées au coin d'une nécessité qui rend précieux ce petit livre.

Mathias Kusnierz

Olivier Maulin, *Les Retrouvailles*, Le Rocher, 2017, 185 p., 17,90€

Les romans d'Olivier Maulin sont connus pour le rire généreux qu'ils déclenchent, pour les personnages grotesques et touchants mis en scène dans des situations bouffonnes qui dévoilent la stupidité sérieuse d'une époque dont les ratés font la gloire. Dans la fresque sublime qu'il compose sans fausse note depuis *En attendant le roi du*